Chemtsneus, Kabiris et leurs impôts

Paul Heilporn

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rbnu/3305>

DOI : 10.4000/rbnu.3305

ISSN : 2679-6104

Éditeur

Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2010

Pagination : 8-13

ISSN : 2109-2761

Référence électronique

Paul Heilporn, « Chemtsneus, Kabiris et leurs impôts », *La Revue de la BNU* [En ligne], 2 | 2010, mis en ligne le 01 novembre 2010, consulté le 08 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rbnu/3305> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rbnu.3305>

La Revue de la BNU est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Ostracon porteur d'un reçu de taxes multiples, 97 après J.-C. (coll. BNU)

Chemtsneus, Kabiris et leurs impôts

Kabiris, fils de Chemtsneus et petit-fils de Pélilis, a payé pour la capitation de l'an 1, pour les Memnonia, 8 drachmes¹. L'an 1 de Nerva César notre seigneur, le 29 Phaménôth (25 mars 97 après J.-C.). De même, le 4 Pachôn (29 avril), 4 drachmes. De même le 10 Épeiph (4 juillet), pour l'entretien des tours de garde, 2 drachmes 3 oboles. De même, le 26 Thôt de l'an 2 (23 septembre), pour l'impôt des digues, 4 drachmes brutes, soit 3 drachmes 4 oboles. De même, le 3 Hathur de l'an 2 (30 octobre), pour l'impôt des digues, 4 drachmes brutes, soit 3 drachmes 4 oboles. De même, le 30 du même mois (26 novembre), pour l'impôt des digues, 2 drachmes 3 oboles brutes, soit 2 drachmes 1 obole. (Signature ?)

Tel est le texte d'un ostrakon grec parmi tant d'autres, dans la collection papyrologique de la BNU (ill. p. 8) : dans l'Égypte ptolémaïque puis romaine, les tessons de poterie n'étaient pas utilisés pour des votes politiques, comme dans l'Athènes classique, mais pour écrire des textes de la vie de tous les jours, notamment des reçus de taxes. Certains jours, les scribes devaient en écrire des dizaines et des dizaines, sans parler des registres qu'ils devaient tenir sur papyrus, les uns organisés par jour de collecte, les autres classant les contribuables par quartier et par nom. C'est ce qui explique que ces professionnels aient eu une écriture rapide, extrêmement cursive : presque toutes les lettres sont déformées, avec de nombreuses abréviations, qui se réduisent parfois à une simple sinusoïde ; on est bien loin des textes scolaires, comme on en trouve aussi dans la collection strasbourgeoise (ill. p. 10). Il faut dire que les reçus, s'ils étaient conservés par le contribuable, ne pouvaient guère servir qu'à être présentés, pour contrôle, au même scribe ou à l'un de ses collègues, habitué à son écriture : il leur suffisait donc de pouvoir se relire et vérifier les informations principales du texte, comme le montant ou la date ; c'était d'autant plus facile qu'ils utilisaient

des formules stéréotypées, où chaque élément était toujours à la même place. Certains papyrologues ont rapproché leur manque de soin de celui qu'un médecin peut montrer lorsqu'il gribouille une ordonnance, qui ne sera lue que par un pharmacien : celui-ci ne pourra la comprendre que parce qu'il sait pour ainsi dire à l'avance le contenu du texte, quitte à interroger le patient, si nécessaire, pour mieux le deviner.

À première vue, il n'y a donc rien de plus courant que le reçu donné à Kabiris. Pourtant sa présence à Strasbourg, où il est arrivé vers 1910/1911, est une surprise². Car c'est le contribuable lui-même qui permet de tirer ce texte de l'ombre : Kabiris est désormais connu par une douzaine de reçus du même genre, et son père Chemtsneus, fils de Pélilis (lui-même fils de Pouôris) et de Sennémieus (fille de Pétéminis), apparaît dans une quarantaine de documents semblables. Ces deux hommes sont les personnages principaux d'une petite archive familiale - autant d'ostraca qu'ils ont reçus d'année en année, au fur et à mesure du passage des collecteurs, et qu'ils ont dû empiler dans quelque coin de leur maison. En dehors de notre ostrakon, le reste de cet ensemble est partagé, à peu près à parts égales, entre trois collections : celle de la

Ostracon porteur d'un alphabet grec, époque romaine (coll. BNU)

Bibliothèque nationale de Vienne et deux autres qui se trouvent à Chicago (au Field Museum of Natural History et à l'Oriental Institute de l'université) et qui ont été alimentées par les dons d'un même mécène, Edward E. Ayer, un magnat des chemins de fer américains, à la suite d'un voyage qu'il avait effectué en Égypte en 1898. La date exacte où l'autre partie de l'ensemble arriva en Autriche n'est pas connue, mais l'étude de la collection et sa comparaison avec d'autres laisse supposer que c'était également dans la dernière décennie du XIX^e siècle : seul l'ostrakon strasbourgeois fut acquis plus tard, et c'est en cela que sa découverte constituait une surprise. Les autres pièces au nom de Chemtsneus et Kabiris datent d'entre 44 et 76 : autrement dit, une vingtaine d'années les sépare de ce document isolé. L'explication la plus simple est qu'il n'a jamais fait partie de leurs archives : il n'a pas été retrouvé avec les autres ostraca, et donc n'a pas été abandonné en même temps qu'eux dans l'Antiquité.

En 44, Chemtsneus avait 14 ans au moins, puisque c'est à cet âge que les sujets égyptiens de l'Empire romain commençaient à payer leurs taxes ; lorsqu'il disparaît de nos textes en 76, il a donc au moins 46 ans, alors que l'espérance de vie moyenne, pour ceux qui avaient la chance de survivre aux maladies infantiles, était d'environ 45 ans³. Un scénario possible se dégage : la fin de l'archivage des reçus pourrait aisément s'expliquer par la disparition de Chemtsneus, qui aurait amené Kabiris à se débarrasser des ostraca qu'ils avaient accumulés jusque-là, soit en les jetant, soit en les abandonnant dans la maison qu'ils avaient habitée ensemble. Nous aurions pu croire que père et fils étaient morts vers la même époque si nous n'avions l'ostrakon strasbourgeois, préservé et retrouvé dans des circonstances différentes des autres textes relatifs à ces deux hommes. Devenu contribuable en 66 sans doute (date du premier reçu qui lui est adressé), Kabiris devait avoir 44 ou 45 ans quand il apparaît pour la dernière fois pour nous ; rien ne nous permet de deviner combien de temps il a encore vécu.

Quelques-uns des ostraca de Chicago avaient été publiés peu après leur acquisition par Edgar J. Goodspeed ; trois autres, aujourd'hui en Autriche, le furent plus tard par Girgis Mattha ; le reste de cette archive est encore inédit⁴. Le hasard a voulu que trois papyrologues s'y intéressent en même temps, et décident de collaborer pour publier l'ensemble,

comme cela arrive souvent dans notre domaine : en 1993, Willy Clarysse, de la K. U. Leuven, a rédigé un article relatif à Chemtsneus⁵ – et notamment à son nom égyptien, si difficile à écrire en grec pour les scribes... et à lire pour les chercheurs d'aujourd'hui ; or à cette époque, Todd M. Hickey, aujourd'hui à l'Université de Californie à Berkeley, s'essayait au déchiffrement sur les ostraca de Chicago, où il commençait son doctorat ; quant à moi, tout en étant rattaché à l'Université libre de Bruxelles, je préparais pour ma thèse l'édition d'ostraca strasbourgeois. Cette étude nous a amenés non seulement à voir les ostraca de Vienne et de Chicago – sans parler de ceux d'autres collections, où nous avons cherché en vain nos deux contribuables – mais aussi à nous réunir tantôt en Belgique, tantôt, au hasard d'un congrès, en Finlande ou en Suisse, mais plus souvent encore à dialoguer à travers l'Atlantique par courriel ou par vidéo-conférence.

Le nombre d'ostraca ne justifie pas à lui seul l'intérêt que nous portons à cet ensemble de textes. Celui-ci se situe en effet précisément à l'époque où le grec se substitue définitivement au démotique, l'écriture cursive égyptienne, dans les documents officiels émis par les autorités locales : on voit ainsi dans nos archives un même scribe, travaillant pour une même paire de collecteurs, donner deux reçus à Chemtsneus, le premier en démotique en 48 après J.-C., le second deux ans plus tard dans une écriture grecque élégante, mais à l'orthographe un peu incertaine. Entre-temps, un ordre venu d'en haut, peut-être du préfet d'Égypte lui-même, avait dû imposer la généralisation du grec, langue administrative de la province. Quatre autres reçus de la même époque sont en grec, mais avec le nom de Chemtsneus ajouté en démotique en haut du tesson : était-ce par facilité pour les scribes, dont le grec est pourtant excellent, ou pour le contribuable, qui tenait à pouvoir vérifier que son nom figurait bien sur le document ? L'emploi de cette langue, dans ces circonstances, pourrait éventuellement être considéré comme un indice que notre homme évoluait dans un milieu clérical, d'autant qu'il lui arrive de payer ses impôts à des receveurs qui portent le titre de « collecteurs des temples » (« prgtwr n irpy » en démotique, ce que nous supposons équivalent au grec « praktôr hierôn », lui-même assez mal attesté).

Les taxes payées par Chemtsneus et Kabiris, cependant, nous poussent plutôt à croire qu'il s'agissait de gens de condition modeste, sans privilège lié à une éventuelle fonction cléricale. Elles nous révèlent même – et c'est ce qui rend ce dossier exceptionnel – quelques éléments de leur vie. Très peu pour Kabiris : nous le voyons payer les taxes habituelles, au montant attendu ; tout au plus peut-on remarquer qu'il s'acquitte plusieurs fois d'un impôt professionnel, propre aux tisserands (« télos linoplokôn »). Il n'exerçait pas le même métier que son père, ce qui est plutôt inhabituel dans un pays aussi conservateur que l'Égypte ancienne : Chemtsneus apparaît, lui, dans des reçus qui suggèrent qu'il vendait des poissons au marché, éventuellement après les avoir lui-même pêchés ; il possédait ou louait en outre l'un ou l'autre lopin de terre, puisqu'il lui arrive de verser du blé à l'État, à titre de taxe foncière ou de loyer.

Chemtsneus payait surtout les impôts usuels pour un contribuable du I^{er} siècle après J.-C. Au premier rang de ceux-ci figurait la capitation (en grec « laographia »), un impôt qui depuis l'arrivée des Romains frappait tous les habitants mâles d'Égypte âgés de 14 à 62 ans, mais qui déterminait aussi, dans une certaine mesure, leur statut au sein d'une sorte de pyramide sociale : ceux d'entre eux qui sont citoyens de Rome, d'Alexandrie ou d'une des trois autres cités grecques d'Égypte en sont exemptés, de même que l'élite des prêtres et des athlètes ; au bas de l'échelle, les habitants des villages payaient le taux plein, variable selon les régions (de 16 à 40 drachmes par an) ; entre les deux, l'administration romaine avait accordé certains privilèges, et notamment une réduction de la capitation, aux habitants des autres villes d'Égypte qui pouvaient prétendre descendre des colons grecs de l'époque ptolémaïque et qui respectaient un certain nombre de traditions helléniques, notamment la fréquentation du gymnase. Ainsi, à Thèbes (aujourd'hui Louqsor), l'ancienne capitale des pharaons, les contribuables ne payaient que 10 drachmes par an, tandis que leurs

*L'exemple des archives de Chemtsneus
et de Kabiris nous montre que même
des témoins modestes peuvent contribuer
à éclairer notre connaissance
de l'Antiquité*

voisins des Memnonia (aujourd'hui Médinet Habou), sur la rive occidentale du Nil, devaient s'acquitter de 6 drachmes de plus. Or parmi les reçus au nom de Chemtsneus, plusieurs ont été émis par la banque de la métropole thébaine, mais avec un montant de 15 drachmes plus suppléments, soit 16 drachmes ; par la suite, il continue à payer 16 drachmes, mais à des collecteurs qui utilisent les formules typiques du district des Memnonia. L'explication est simple : notre homme devait être domicilié sur la rive occidentale et payer la capitation au montant normal pour les gens de cette origine, mais il a vécu plusieurs années sur l'autre rive, peut-être pour son commerce, et a pu s'y acquitter auprès des autorités compétentes à Thèbes de ce qu'il devait au fisc. Aussi bizarre que cela puisse paraître, une telle situation est relativement exceptionnelle dans notre documentation : l'administration romaine exerçait un contrôle strict sur la population et essayait de décourager les déplacements permanents, sûrement pour faciliter la collecte des impôts.

Nous pouvons donc supposer que Chemtsneus a vécu à Thèbes de 45 à 55 après J.-C. environ, puis à proximité des Memnonia, dans un hameau appelé Phmau, de 62 à 76 après J.-C. Le lecteur attentif aura remarqué une lacune de sept ans environ dans notre documentation. Est-ce notre chance qui nous joue des tours et qui a malencontreusement voué à la destruction les reçus de cette période ? Est-ce notre homme qui aurait été moins soigneux pendant quelques années pour conserver les reçus qu'on lui remettait, alors que son attention nous a préservé l'essentiel des archives qu'il a pu accumuler avant et après cela ? Une coïncidence de date permet d'envisager une autre hypothèse. Le poids de la fiscalité en Égypte était tellement important, tellement inflexible qu'il arrivait souvent que des contribuables choisissent la fuite, pour se cacher en ville ou dans quelque endroit plus reculé ; ce phénomène, appelé anachorèse, est connu à toutes les époques et se renforce évidemment

lors des périodes de crise, par exemple après une succession de mauvaises crues du Nil. Les autorités romaines semblent avoir trouvé une formule pour en limiter l'effet : tous les quatorze ans, lors du recensement qu'elles organisaient pour compter les contribuables, elles invitaient les fuyards à rentrer chez eux, avec une amnistie fiscale pour tout ou partie des années où ils avaient été portés disparus. Comme un recensement a bien eu lieu en 61-62 (la procédure s'étalait sur deux années) et que cela correspond à la date où Chemtsneus réapparaît, nous pouvons supposer qu'il a dû vivre une période plus difficile et tenter d'échapper au pouvoir romain et à ses exigences financières, puis profiter d'une mesure de clémence pour rentrer chez lui et redevenir un contribuable comme les autres.

Des textes tels que les reçus de taxes peuvent paraître arides et même rebutants au premier abord ; pourtant l'exemple des archives de Chemtsneus et de Kabiris nous montre que même des témoins modestes peuvent contribuer à éclairer notre connaissance de l'Antiquité, nous révéler un peu de la vie des habitants de l'Égypte à cette époque, quelques fragments de leur histoire personnelle. La mise en série, la comparaison d'un nombre suffisant de pièces de contenu similaire nous offre des clefs essentielles pour leur interprétation, mais ceci n'est souvent possible que par une réflexion sur la manière dont ces documents nous sont parvenus. Le texte n'est plus seulement à considérer en lui-même, comme on a pu le faire par le passé, mais il faut tenter de retracer son chemin jusqu'à aujourd'hui et vérifier dans quelle mesure il est possible de retrouver le contexte dans lequel il nous est parvenu.

Riche de quelque 10 000 papyrus, ostraca et autres tablettes de bois, dont une bonne moitié en grec, la collection papyrologique de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg offre autant de fenêtres vers un monde qui se révèle peu à peu sous toutes ses facettes, au hasard des découvertes et des rapprochements. N'y trouve-t-on pas côte à côte (ou presque) de précieux fragments, jusqu'ici perdus, de poètes grecs variés, d'Empédocle à Euripide en passant par des pièces d'attribution incertaine comme les *Épodes de Strasbourg*, mais aussi des comptes et des reçus de taxes, des contrats et des lettres - celle-ci venue de la cour impériale, celle-là d'un père soucieux de l'accueil que lui réservera son

fil - ou encore la conjugaison pratiquée par Dioscore d'Aphrodité, un notaire gréco-copte qui s'essayait parfois à la poésie ?

Paul Heilporn

Notes

- 1 — La drachme, qui vaut 6 oboles, est l'unité monétaire de base de l'Égypte gréco-romaine ; à cette époque, 8 drachmes permettaient sans doute d'acheter un plus plus d'une artabe de blé (ce qui correspond à la ration mensuelle d'un homme adulte) ou bien un repas chaud par jour pendant une semaine.
- 2 — L'inventaire de la collection indique que le texte fait partie des centaines d'ostraca envoyés de Louqsor par L. Borchardt en 1910. Cet égyptologue fut le représentant du Deutsches Papyruskartell en Égypte, et donc le responsable des achats de papyrus pour cette alliance des collections allemandes, mais il semble qu'ici, il ait agi directement pour le compte de la seule université de Strasbourg. Pour l'histoire de ce cartel, voir O. PRIMAVESI, *Zur Geschichte des Deutschen Papyruskartells*, in *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 114 (1996) p. 173-187.
- 3 — R. S. BAGNALL et Br. W. FRIER, *The Demography of Roman Egypt* (Cambridge, 1994)
- 4 — E. J. GOODSPEED, *Greek Ostraca in America*, in *American Journal of Philology* 25, 1904, p. 45-58 ; id., *Greek Ostraca in the Haskell Museum*, in *American Journal of Archaeology* 11, 1907, p. 441-444 ; G. MATTHA, *Demotic Ostraca*, Le Caire, 1945.
- 5 — W. CLARYSSE, *Some Egyptian Tax-Payers in Early Roman Thebes*, in *Journal of Juristic Papyrology* 23 (1993) p. 33-41